

Au sujet du penser en mots

Gestion de crises et actualité linguistique

Comme dans d'autres pays du monde occidental, il règne en Allemagne une atmosphère nouvelle et étrange. Bien que rien n'ait changé dans la liberté d'expression traditionnelle dans ce pays-ci, le sentiment se répand que l'on ne pourrait plus guère affirmer certaines choses qu'à mots couverts. Sinon, on se voit inopinément accusés d'extrémisme, de racisme, d'homophobie, de déni de la réalité, d'hostilité au progrès ou d'autres choses de ce genre. La liste des armes verbales avec lesquelles les personnes et les opinions sont quotidiennement attaquées est longue. Nous lisons par exemple des articles sur les « négationnistes de la science », les « misogynes », les « pollueurs du climat », des « menaces pour la sécurité » ou des « ennemis de la démocratie ». Il est donc bien compréhensible que les contemporains épris de paix soient devenus prudents à l'idée de s'engager sur le champ de bataille de la « liberté » d'expression où l'on risque fort de se voir exposés aux offenses et calomnies.

Il s'agit d'un phénomène désigné comme une radicalisation et polarisation de la communication. Même dans des rapports neutres, il est constamment question de « lutte », comme si les gens étaient fondamentalement opposés les uns aux autres, comme s'il fallait constamment s'imposer contre des adversaires et des ennemis quelconques. Cela culmine dans des jugements à l'emporte-pièce tels que : La politique « échoue », l'économie « triche » ou la presse « ment ».

À cette tendance s'en oppose une autre qui, à première vue, semble exactement inverse. Elle se désigne comme une « sensibilisation » au langage. Pour éviter toute forme de discrimination, on en appelle à une utilisation consciente des dénominations. C'est dans le domaine du langage « sensible au genre » que cela est le plus évident. Mais également en ce qui concerne certains groupes de population, minorités et ethnies, les désignations qui ont, ou pourraient avoir, une connotation discriminatoire sont supprimées de notre vocabulaire. Toutefois, cette sensibilisation n'est pas laissée à l'individu et à sa propre sensibilité linguistique. Au contraire, des « experts » font désormais savoir à la communauté linguistique que certaines désignations doivent être modifiées. Ainsi, il existe depuis longtemps dans les administrations et les institutions publiques des « délégués à l'égalité [des chances, *ndt*] » qui publient des directives sur le type de langage non sexiste qui doit y être respecté.

En revanche, dans les conversations privées, l'usage traditionnel « insensible » du langage perdure sans frein. A la table de la cuisine, on continue de parler sans hésiter « d'enseignants » et « d'élèves », de « collaborateurs » et de « collègues ». Mais dès que le cercle d'auditeurs s'élargit, que des déclarations écrites doivent être publiées ou que le microphone et la caméra font leur apparition, c'est-à-dire dès que l'on s'aventure sur le terrain dangereux du public, le/la locuteur/trice passe à un usage « correct » de la langue. D'où la question de savoir d'avance à quoi les gens sont-ils sensibilisés ? À la langue elle-même — ou bien à l'auditeur à qui on s'adresse ? C'est ainsi qu'une sorte de nouveau bilinguisme [« bi-glose » serait aussi possible puisqu'on se met à interpréter différemment la même chose, bien au-delà du contenu même, *ndt*] s'est développé, un phénomène que l'on connaît dans les pays dirigés par des dictatures (voir le terme « d'opération spéciale » au lieu de « guerre d'agression ouverte » dans la Russie actuelle). Les protestations d'innocence ne sont généralement pas d'un grand secours pour ceux qui sont pris en plein flagrant délit de « faux-parler (*Falsch-Sprechen*) » en public. Certes, dans notre pays, on n'est pas encore emprisonné pour un tel délit, mais la « sensibilisation linguistique » poussée à l'extrême peut avoir des effets dévastateurs sur la réputation.¹

Dans une sorte d'obéissance anticipée, on supprime même déjà des mots qui n'ont que des « connotations » négatives *présumées*. Un exemple en est le changement de nom de l'État de la Biélorussie » en « Bé-

1 Ainsi, les accusations de racisme qui firent long feu contre l'ancien chef du club de football *Schalke 04*, Clemens Tönnies, qui ont fait le tour des médias pendant des semaines. Thomas Fischer a présenté en détail le texte exact de ses déclarations ainsi qu'une analyse des événements qui ont suivi dans le débat public dans une chronique du *Spiegel* du 15 août 2019 :

www.spiegel.de/panorama/justiz/clemens-toennies-und-rassismus-wurst-und-wahn-kolumne-a-1281747.html

larus », il y a quelque temps. La raison invoquée étant que le mot « Biélorussie » était discriminatoire. Il sonne comme si le pays n'était qu'une branche de la « Grande » Russie. Ce qui est absurde dans cette affaire, c'est que « Biélorussie » est la traduction littérale de « Bélarus ». — Nous nous sommes donc éloignés de la liberté d'expression au sens de la loi fondamentale allemande, non seulement *de facto*, mais aussi *de jure*, en ce qui concerne notre usage linguistique. Des termes tels que « dictature de la langue » et « policiers de la langue » circulent déjà.²

L'enchaînement au langage

Les processus décrits rappellent ce que Rudolf Steiner a appelé un « penser en mots » :

Ce qui empêche les êtres humains d'avoir des idées, dans le cercle le plus large de la vie, c'est qu'ils n'ont pas toujours besoin d'aller jusqu'à penser et qu'au lieu de penser, ils utilisent les mots et se contentent de la parole. La plupart de ce qu'on appelle « penser » dans la vie ordinaire, procède par des mots. On pense en mots.³

Comment faut-il comprendre cela ? Ne pensons-nous pas fondamentalement en mots ? Peut-on même penser sans mots ?

Le langage que nous utilisons est un produit du passé. Il reflète la société, les valeurs culturelles, la manière de penser d'autrefois. Outre toute la sagesse et la profondeur qu'il laisse transparaître des temps anciens, il contient aussi tout ce dont nous nous distançons aujourd'hui (ou du moins nous efforçons-nous de le faire) : l'égoïsme des groupes tribaux et ethniques, le mépris et la discrimination des autres *peuples*, la société patriarcale, l'esclavagisme des Grecs et des Romains [la traite des Noirs du colonialisme, *ndt*]. Tout cela a laissé des traces dans la langue. Celle-ci est un conglomerat non trié de l'histoire collective de l'humanité jusqu'à la préhistoire la plus lointaine.

En tant que produit du passé, la langue oppose toujours une certaine résistance au développement progressif de la conscience et doit être constamment renouvelée. Pour reprendre les termes du linguiste français Roland Barthes, l'être humain est à la fois « maître et esclave » de la langue : esclave, parce qu'il est obligé de ramasser « ce qui traîne ici ou là dans la langue » ; maître, parce qu'il peut utiliser les objets trouvés à sa guise.⁴ Plus concrètement, l'être humain est surtout esclave des mots qu'il trouve dans la langue et qu'il ne peut modifier que dans une mesure limitée. Il est maître des phrases qu'il peut former à partir du matériel verbal disponible. Il peut utiliser le matériel verbal, ramasser ce qui traîne « ici et là » et le transformer en ses propres énoncés. Il "tisse" ainsi les fils de la langue pour en faire un fil d'idées. (Le mot *texte* vient du latin *textus* = « ce qui est tissé, entrelacé »).

Toute expression orale ou écrite authentique d'une personne est en ce sens un « *texte* ». Derrière ce texte, il y a un auteur qui « veut dire » quelque chose. Plus cette « opinion » s'éloigne des contenus et des valeurs du passé, plus il devient difficile de l'exprimer avec les mots de la langue traditionnelle. Cela peut aller jusqu'à une « lutte avec la langue », comme l'appelle Steiner, car la langue exprime déjà quelque chose de « par elle-même ». ⁵ Nous avons appelé cela, plus haut, par le terme de « réminiscences ». Il s'agit d'associations et de souvenirs de quelque chose d'antérieur, d'émotions et de *ressentiments* [en français dans le texte, *ndt*] qui sont suscités parce que les mots concernés ont peut-être été « souillés » par des prédécesseurs peu recommandables. En bref, les mots sont porteurs d'émotions. Ils « baignent » dans un contexte individuel-psychique et en même temps sociétal-collectif de champs lexicaux et de structures compliquées de synonymes et d'antonymes qui, comme dans un biotope, réagissent de manière sensible les uns aux autres lorsque l'équilibre est perturbé par des modifications partielles à un endroit quelconque. C'est ainsi que les mots, conformément à leur caractère

2 Ainsi, dans une déclaration du ministre-président du Bade-Wurtemberg, Winfried Kretschmann, sur la question du genre. Il y défend le point de vue d'un centre modéré. tente de défendre un point de vue centriste. Personne ne devrait être blessé par le langage, mais il est contre les « policiers de la langue ». Voir : www.spiegel.de/politik/deutschland/winfried-kretschmann-istgegen-vorschriften-fuer-geschlechtergerechte-sprache-a-dc28aa3e-3303-44a99b2c-995e7b89b311

3 Conférence du 20 juillet 1914, dans Rudolf Steiner : *Der Menschliche und der kosmische Gedanke* [L'idée humaine et l'idée cosmique] (GA 151), Dornach 1990, p.10

4 Cité d'après : www.fr.de/kultur/gesellschaft/negernegertal-unterneger-namenaenderung-diskussion-debatte-sprache-olpe-biggesee-90161388.html

5 Rudolf Steiner : *Sprache und Sprachgeist* [Langue et esprit de la langue], dans : *Der Goetheanumgedanke inmitten der Kulturkrise der Gegenwart* [L'idée du Goetheanum au milieu de la crise culturelle contemporaine], (GA 36), Dornach 1961, p.297.

aqueux, fluide, sensible et psychique, n'ont toujours qu'une « image », une signification qui est plus ou moins « floue ».

La pensée « claire » ne peut se développer correctement qu'au niveau *immédiatement supérieur*, à celui de la phrase. Ici, les mots doivent « se soumettre » à la pensée, doivent « obéir » aux lois syntaxiques et ils sont alors « courbés ». Les connotations sont autorisées ou « désamorcées ». Le cas échéant, les mots sont redéfinis. Si l'on ne parvient pas à exprimer d'emblée ce que l'on souhaite, on peut ajouter une deuxième phrase qui relativise et explique la première. Le fil de la pensée ne résulte alors pas des différents mots, mais de la manière dont ils sont « reliés ». Il s'agit d'une activité humaine et non d'une activité linguistique. Plus un texte est long et différencié, plus les mots individuels acquièrent une fonction « de service ». Le message de l'auteur n'apparaît pas « dans » les mots, mais « au-delà » ou « entre » eux, de la même manière que l'effet d'une mélodie ne résulte pas de la hauteur ou de la qualité absolue de ses notes individuelles, mais des intervalles et des rapports qui se créent entre elles.

Par « penser en mots », il faut donc entendre quelque chose que l'on peut caractériser comme une entrave au penser exercée par les valeurs affectives des mots. On pourrait qualifier les mots d'empêchement. Avant qu'il n'y ait un lien entre les mots, nous restons « collés [il vaut mieux, de fait et pour une fois, utiliser ici un terme anglo-saxon plus « approprié à l'idée », à savoir « *scotchés* », *ndt*] » à leurs évocations et connotations, c'est-à-dire à leur « héritage » du passé. Steiner parle dans ce contexte d'un « enchaînement » au langage et utilise, comme Roland Barthes, l'image de l'« esclave ».⁶ Ce à quoi le langage enchaîne l'être humain, c'est la sphère seulement semi-consciente du ressenti, où il est resté « contrefait ou tortu [non ce n'est pas « *tordu* » mais « *tortu* » ! *ndt*] » au langage de manière psychique, voire corporelle par son acquisition précoce et inconsciente de la langue maternelle.⁷ Ici, il « baigne » dans le langage et l'expérimente dans toute sa force et sa profondeur. Mais il doit aussi pouvoir s'en détacher, « s'en émanciper », comme le dit Steiner, s'il veut continuer à se développer individuellement. Les mots, *en eux-mêmes*, n'ont pas encore de réalité dans la vie terrestre, ils ne sont rien d'absolu, (c'est-à-dire de « détaché (*Losgelöstes*) »).

Production de mots et dégradation de la phrase

Or, lorsque se répand le sentiment que les êtres humains ne peuvent plus utiliser leur langue de manière responsable et libre, c'est exactement ce qui se passe : à savoir que la langue est prise pour quelque chose d'absolu. Steiner décrit cela en ces termes : « Le mot est devenu peu à peu quelque chose qui flotte à la surface de la vie humaine et auquel on se raccroche. La parole est devenue peu à peu quelque chose que l'on accepte comme quelque chose de fixé »⁸.

Mais c'est aussi justement ce qui rend la langue si dangereuse. Car dans la pénombre des émotions linguistiques, le bannissement et le tabou des mots — ou, à l'inverse, dans leur utilisation démagogique et manipulatrice — ils permettent d'invoquer volontairement les fantômes du passé et de les faire revivre parmi nous : tous les « ennemis » et les « conspirateurs » qui veulent renverser du trône le règne voulu par Dieu, les « négateurs » et les « pécheurs » qui propagent l'hérésie païenne, les « méprisants » et les « réfractaires » qui ne veulent pas se soumettre à la foi qui seule rend heureux. Ainsi, à l'époque de la scientificité rationnelle et sobre et de la liberté d'expression garantie par la loi, nous sommes étrangement revenus à une lutte pour la « vérité » aux allures carrément médiévales.

Plusieurs indices montrent que nous sommes en train de nous habituer à une pensée de plus en plus dépendante de la parole. Il est significatif que la communication « en ligne » [« *online* », en anglais dans le texte, *ndt*] de notre époque, que nous avons commencé à apprendre il y a une trentaine d'années et que nous cultivons depuis lors, semble jouer un rôle décisif dans le faux discours. Elle a été renforcée par la pandémie qui a encore une fois donné un coup de fouet au phénomène, tout comme la polémique autour des grandes questions existentielles de la santé, la sécurité, la liberté, les droits fondamentaux.

6 Voir la conférence du 17 janvier dans, du même auteur : *Geistige und soziale Wandlungen in der Menschheitsentwicklung* [Changements spirituels et sociaux dans l'évolution de l'humanité], (GA 196), Dornach 1992, p.80.

7 Le fait d'être inconscient de la langue, c'est-à-dire de sentir et d'être « enraciné » dans le vouloir est une expression souvent utilisée par Steiner, voir la conférence du 17 octobre 1918, dans l'ouvrage de Steiner : *Die Ergänzung heutiger Wissenschaften durch Anthroposophie* [le compléments aux sciences actuelles par l'anthroposophie] (GA 73), Dornach 1987, p. 367.

8 Conférence du 31 décembre 1917 dans, du même auteur : *Mysterienwharheiten und Weihnachtsimpulse. Alte Mythen und ihre Bedeutung* [Vérités des Mystères et impulsion de Noël. Les Mystères antiques et leur importance], (GA 180), Dornach 1980, p.118.

La communication *online* tend, dans le cadre des *tweets*, de *chats*, de *posts*, etc., vers des messages de plus en plus courts, c'est-à-dire vers une réduction des phrases au profit de mots isolés. Des images peuvent y être adjointes comme « synonymes » de mots (photos, émoticônes, dessins animés, autocollants, *memes*, etc.). Le fait de montrer de tels signaux exclamationnels doit permettre d'attirer immédiatement le regard et de comprendre, d'exprimer un plaisir ou un déplaisir ou d'en susciter un. La formation d'un jugement essentiellement binaire, d'un « pour » ou d'un « contre » est déjà « pratiquée » depuis longtemps dans les réseaux avec les boutons "*like*" ou "*dislike*". Il suffit d'un clic pour se positionner au pôle « positif » ou « négatif » — c'est-à-dire pour se « polariser ».

La synchronisation mondiale de la communication par les médias numériques a ainsi pour effet que la langue est de plus en plus vécue comme un effet synchrone. Contrairement aux phrases, qui se déroulent de manière diachronique dans le temps, les mots et les images ont un effet instantané. Ils sont jetés spontanément dans la communication avec toutes leurs « évocations », sans longue réflexion, pour être compris tout aussi spontanément. Un lien mental n'est pas nécessaire, il n'y a plus de « si », de « parce que », de « bien que », de « peut-être » et de « toutefois ». Ainsi, les processus de communication peuvent-ils faire le tour du monde en quelques secondes et réunir des millions de personnes sans qu'elles aient besoin de beaucoup réfléchir ou de traiter des informations.

De cette manière, le langage humain se débarrasse progressivement d'une caractéristique qui le distinguait jusqu'à présent de manière significative de celui des animaux. Celui-ci contient des éléments qui *peuvent* être qualifiés de « mots » — des sons, gestes et signes, qui ont une signification reconnaissable et qui produisent un effet « synchrone » émotionnel et volontaire immédiat (comme des cris de menace, d'avertissement ou d'appel). Ce qu'aucun des « langages » connus des animaux ne connaît, c'est la combinaison de deux signaux en une structure syntaxique dans laquelle le premier élément se réfère au second. C'est une caractéristique unique du langage humain, son « caractère linéaire », comme on l'appelle aussi. En tant que tel, il se déroule de manière diachronique dans le temps. Ce dont il a vraiment besoin pour se déployer, pour s'élever au-dessus de l'effet des mots isolés, c'est de *temps*.

Or, si le facteur temps disparaît *parce que la communication s'ensuit aussi rapidement et immédiatement que possible*, on a alors besoin d'un message court, c'est-à-dire de mots isolés, aussi efficaces qu'il est possible, ou d'autres éléments lexicaux tels que des symboles, abréviations et images. C'est pourquoi, dans la communication numérique, le nombre de signes et d'iconogrammes de ce type, ainsi que le nombre de mots, ne cessent d'augmenter. Lorsque les messages ne « passent » plus dans une syntaxe longue et compliquée, il faut trouver des mots ou des signes qui fonctionnent sans trop de contexte, simplement en les « exhibant ».

La déplétion du sens du mot

Cela nous amène à une autre caractéristique de notre présent linguistique. C'est peut-être même sa caractéristique la plus frappante. En effet, il n'y a encore jamais eu d'époque dans l'histoire de l'humanité où de nouveaux mots et expressions similaires, c'est-à-dire des éléments lexicaux, ont été mis en circulation quasiment tous les jours, à un tel rythme. Nous nous y sommes tellement habitués que nous ne remarquons même plus comment, dans n'importe quel texte sur l'actualité, nous sommes constamment inondés de nouveaux mots, dont beaucoup ne sont même pas compris correctement. Celui qui veut comprendre l'actualité ou même « avoir son mot à dire », même dans un domaine limité, est en fait constamment occupé à « apprendre du vocabulaire ». Cela vaut également pour la vie quotidienne. Que ce soit lors de l'achat de chaussettes au centre commercial, de la prochaine présentation *PowerPoint* dans le cadre de la formation professionnelle continue ou de la gestion de la crise coronavirale, nous rencontrons partout et en permanence de nouveaux mots. Un coup d'œil sur un dictionnaire en ligne des néologismes montre à quel point cela va vite. Mi-janvier 2021, il contenait par exemple près de 1 100 mots-clés dans la rubrique « Nouveau vocabulaire autour de la pandémie de coronavirus ». Il s'agissait d'un premier tri provisoire.⁹ À cette date, la pandémie n'avait même pas encore commencé depuis un an.

Au déclin rapide des phrases et de la longueur des textes s'oppose donc, comme phénomène complémentaire, une production d'autant plus active de nouveaux mots. En d'autres termes, la langue dans laquelle les mots « errent ici où là » — pour reprendre l'image de Roland Barthes — devient de plus en plus grande et confuse. Nous n'avons même plus l'occasion de nous « promener ici ou là » tranquillement dans la langue et de « ramasser ici ou là » ce que nous y trouvons, car nous sommes constamment confrontés à de nouveaux mots qui remplacent en très peu de temps les précédents et à des effets toujours nouveaux, toujours plus

9 Voir : www.owid.de/docs/neo/listen/corona.jsp#

difficiles à « maîtriser » dans la langue. Cela signifie le contraire !, c'est la langue qui devient de plus en plus dominatrice. Elle nous oblige à nous occuper en permanence d'elle, c'est-à-dire des forces du passé. Car chaque mot qui est nouveau aujourd'hui sera déjà vieux demain. Quelques exemples montrent que cette évolution ne s'explique pas seulement par la multitude de nouvelles « choses » qu'apporte notre monde en mutation rapide, mais aussi par un changement de rapport à la langue.

Depuis quelque temps, nous observons par exemple une activité accrue de formation de mots dans le domaine des adjectifs composés. Beaucoup d'entre eux contiennent comme « second » élément des marqueurs positifs ou négatifs tels que "*nuisible*", "*approprié*", "*amical*", "*hostile*", "*favorisant*" ou "*inhibant*", et ont comme premier élément des substantifs quelconques auxquels ces marqueurs se rapportent. Il en résulte des mots tels que "*nuisible au climat*", "*respectueux de l'environnement*", "*ami des enfants*", "*misogyne*", "*xénophobe*", "*favorisant le développement*" ou "*entravant le développement*", etc. De même, les formations de mots dont la valeur positive ou négative résulte du premier élément, par exemple "*porteur d'avenir*", "*orienté vers le passé*", "*menant à un but*", "*porteur de sens*", "*basé sur la théorie*". Comme le montre une comparaison aléatoire avec le vocabulaire de 1984, la grande majorité de ces formations d'adjectifs ne sont plus utilisées depuis longtemps.¹⁰ D'où la question : pourquoi avons-nous besoin de tous ces nouveaux mots ? Pourquoi la communauté linguistique allemande n'a-t-elle pas ressenti jusqu'à présent le besoin de créer des mots pour ce type de contenu ? Le modèle de formation des mots existe en effet depuis longtemps.¹¹ Il s'agit pour de tels mots de la version abrégée d'affirmations de jugement qui, avant la création du nouveau mot, devaient encore être formulé(e)s « laborieusement » dans une syntaxe libre (« *klimaschädlich* = « *nuisible pour le climat* »). Ce sont des jugements de valeur qui, grossièrement paraphrasés, signifient quelque chose comme « bon ou mauvais pour quelque chose ». La particularité des néologismes réside dans le fait qu'ils font passer les bases du jugement à l'arrière-plan, de sorte qu'il est plus difficile de remarquer qu'il ne s'agit pas du tout de faits objectifs, mais d'appréciations subjectives ou relatives. Que signifie par exemple « adapté aux enfants » ? De la construction de nouvelles aires de jeux à la numérisation des jardins d'enfants, en passant par la suppression de l'écriture manuscrite dans les écoles, chaque mesure pédagogique, politique ou sociale peut être déclarée « adaptée aux enfants ». Le mot — c'est justement sa caractéristique — déploie un effet positif sans qu'il soit nécessaire de « décomposer » syntaxiquement les rapports complexes (comme les questions d'éducation ou de santé), c'est-à-dire de les « penser/méditer ». Il devient ainsi plus difficile de suivre de manière éveillée le jugement caché dans le mot. Si l'on demandait au locuteur comment il en est arrivé à l'évaluation « adapté aux enfants », il devrait annoncer la couleur et présenter ce qui, selon lui, est bon ou mauvais pour les enfants. Il devrait ainsi se soumettre à la discussion, c'est-à-dire à la « réflexion ». Mais si son jugement apparaît comme un mot occasionnel dans le contexte d'un texte (« *mesures favorables aux enfants* »), il donne l'impression qu'il s'agit de quelque chose de connu, de faits prouvés qui ne doivent plus être remis en question. Ne savons-nous pas tous ce qui est bon ou mauvais pour les enfants ? Faut-il encore y réfléchir longtemps ? Ainsi, ce genre d'expressions donne l'impression subliminale que nous avons déjà une vue d'ensemble des enfants, du climat, de l'avenir, de l'environnement et de tous les grands contextes et que nous pouvons les juger en passant. En réalité, ce sont les questions les plus complexes du moment qui font l'objet du plus grand désaccord. Les mots de ce type se présentent sous l'apparence de la rationalité et de la formation souveraine du jugement, c'est-à-dire de la pensée, Mais c'est précisément ce qu'ils dissimulent. Ils suggèrent une pensée, qui n'a pas du tout eu lieu. Le processus de jugement, la pensée, est « bourrée à la hâte et dissimulée » dans le mot qui devient partie intégrante de la langue et contient l'effet émotionnel souhaité pour cette raison.

Les jugements deviennent des préjugés

Mais le fait que de tels mots aient l'apparence du penser a un effet sur l'homme contemporain qui voudrait véritablement y penser, semble particulièrement trompeur de ce poids de vue. C'est ainsi que de nombreux mots adjectifs de ce type sont aujourd'hui devenus des slogans et des mots d'appel très efficaces. Cela explique aussi pourquoi les désignations de personnes citées y réagissent avec une « sensibilité à fleur de peau ». Il s'agit ici des équivalents substantifs de tels "mots de jugement". Les marqueurs positifs ou négatifs

10 Tobias Brückner & Christa Sauter (éditeurs) : *Rückläufige Wortliste zum heutigen Deutsch* [Liste rétrospective des mots de l'allemand actuel], Mannheim 1984 (avec plus de 150.000 mots clés). On n'y trouve qu'une seule composition avec « -schädlich [-nuisible] », cinq avec -feindlich [- hostile] et trois avec -tauglich [adapté/approprié].

11 Comme de tels mots peuvent être synthétisés à volonté, on pourrait aussi parler de « mots plastiques », si l'expression n'avait pas été utilisée par Uwe Pörksen dans un autre sens similaire, il est vrai. Voir Uwe Pörksen : *Plastikwörter. Die Sprache einer internationalen Diktatur* [Mots en plastique. La langue d'une dictature internationale], Stuttgart 1988, p. 78.

des compositions sont dans ce cas des mots tels que "sauveur", "protecteur", "pêcheur", "tueur", "adversaire", "ennemi", etc. Ici aussi, on peut observer comment le "penser" est partiellement ou totalement "noyé" dans le mot. Un cas particulièrement flagrant est celui des compositions actuelles avec "négationniste" : "négationniste scientifique", "négationniste climatique", "négationniste coronaïque", etc. Ils reprennent la « connotation » extrêmement négative qu'avaient les quelques prédécesseurs utilisés jusqu'à présent, notamment les "négationnistes" et les "négationnistes de l'Holocauste"¹², et insèrent comme premier élément des choses qu'il n'est absolument pas *éventuellement* logique de « nier ». Si l'on retraduit ces mots en une seule phrase ("quelqu'un nie la science"), on obtient un non-sens complet. C'est pourtant carrément cela que l'on veut suggérer : à savoir, des personnes qui n'ont plus toute leur tête.

C'est justement le fait de vider les mots de leur sens qui peut augmenter immensément leur impact comme en fait souvenance le passage d'un essai de Rudolf Steiner, écrit dès la fin du 19^{ème} siècle « Le psychologue de la phrase devra rechercher quel est ce "quelque chose" qui reste lorsque le sens est distillé d'un mot, et fait qu'il détienne alors le pouvoir magique d'augmenter la puissance du mot, le pouvoir d'élever le mot dénué de sens à une puissance qui domine les hommes »¹³.

Lorsque le jugement et le concept se mélangent de manière diffuse dans l'entité « mot », il en résulte ce que l'on peut à juste titre qualifier de *pré-jugé*. En comprenant et en nommant une chose, on prend *en charge*, sans que cela soit tout à fait conscient, un jugement. Cela pourrait expliquer pourquoi les gens se croient aujourd'hui tellement entourés de « préjugés ». En effet, le mot dérivé « *préjugé* » a aujourd'hui une fréquence beaucoup plus élevée dans le langage quotidien que le mot de base « *jugement* », qui ne joue apparemment plus un grand rôle (sauf dans le contexte juridique). On ne lutte donc pas du tout contre des *jugements* ouvertement exprimés et consciemment prononcés par des personnes concrètes, mais contre des *préjugés* anonymes cachés et déguisés et des *pré-condamnations* qui ne sont pas accessibles à une argumentation ouverte. Cela pourrait également expliquer pourquoi se répand le sentiment, difficilement explicable par ailleurs, que l'on ne puisse plus exprimer ouvertement son opinion dans les conditions en fait très libérales de la démocratie occidentale, que la « vérité » est dissimulée et que l'on ne peut plus faire confiance aux « porte-parole » des médias et de la politique. Il doit bien y avoir un terreau de méfiance sous-jacente sur lequel se sont développées toutes les théories du complot avec leurs affirmations abracadabrantesques [Jacques Chirac, *ndt*] et finalement des *mensonges* conscients et des « contre-vérités » agressives ne *peuvent* principalement d'abord que *proliférer*.

Si l'on comprend bien ces mécanismes, on comprend aussi que là où l'usage de la langue doit être consciemment *désengagé* des émotions et où les préjugés doivent être *abolis*, c'est la tendance inverse qui prévaut. Ici, les mots isolés deviennent généralement des constructions syntaxiques : « *personnes issues de l'immigration* », « *personnes handicapées* », « *enfants ayant besoin d'un soutien particulier* », etc. Les personnes doivent « penser » en parlant. Ainsi, l'élément lexical « mot » fait alors des emprunts à l'élément diachronique de la syntaxe. Cependant, cette lexicalisation de groupes de mots, c'est-à-dire le fait de "lier" le locuteur à certaines séquences de mots, est une intervention artificielle et l'effet provoqué s'use. C'est pourquoi ces désignations sont de temps en temps modifiées. Le terme « arrière-plan » si souvent discuté dans « *arrière-plan migratoire* » doit par exemple être supprimé depuis peu. Il serait trop poussé à l'*avant-plan*, selon la commission d'experts correspondante.¹⁴ Nous serons donc prochainement "liés" à d'autres mots.

Ainsi, peut-on lire dans l'usage actuel de la langue où une charge émotionnelle de la langue est souhaitée — on va alors vers un raccourcissement de la langue, vers un mot unique — là où une « sensibilisation » doit être provoquée — on va alors vers une phrase et un discours "liés" prescrits. Le résultat est que notre langue devient d'un côté de plus en plus contraignante, obligeante, « plus arabesque », comme le dit Steiner¹⁵, et de l'autre, « plus percutante ». Les deux ont en commun cet « enchaînement » à la langue. Celle-ci est alors perçue comme quelque chose d'absolu, de détaché de l'être humain, quelque chose de quasi matériel. Le lien avec la pensée matérialiste de notre époque est évoqué par Steiner dans le passage suivant : « Aujourd'hui, dans l'ère matérialiste, les êtres humains ne pensent presque plus du tout en pensées, mais monstrueusement en mots. C'est pourquoi ils sont si satisfaits lorsqu'ils découvrent une expression au sujet de n'importe quoi. »¹⁶

12 Cf. Tobias Brückner & Christa Sauter (éditeurs) : *Rückläufige Wortliste zum heutigen Deutsch [Liste rétrospective des mots de l'allemand actuel]*, qui cite comme seule formation de mot avec "-leugner", le "Gottesleugner".

13 Rudolf Steiner: *Zur Psychologie der Phrase*, dans du même auteur : *Gesammelte Aufsätze [Recueil d'essais au sujet de la] zur Dramaturgie 1889-1900, (GA29)*, Dornach 2004, S. 148.

14 www.tagesschau.de/inland/fachkommissionfordert-abschaffung-desbegriffs-migrationshintergrund-101.htm

15 Conférence du 10 juin 1913 dans : Rudolf Steiner : *Die Welt des Geistes und ihr Hereinragen in das physische Dasein [Le monde de l'esprit et son incursion dans l'existence physique] (GA150)*, Dornach 1980, p.97.

Langue et liberté

Dans les temps anciens, où *Logos* signifiait à la fois « Verbe » et « penser », il était justifié que la langue « patronne » les êtres humains et guide leur penser. Elle était vécue comme une source de sagesse et était la grande inspiratrice d'une humanité qui vivait encore plus dans la conscience-collective linguistique. Aujourd'hui cependant, nous essayons de nous détacher de l'ancienne conscience de l'âme du groupe, nous aspirons à une pensée indépendante, au développement de la personnalité, à la recherche de l'identité et nous ressentons plus que jamais le vieux moyen de communication inerte qu'est la langue comme un obstacle à nos efforts de progrès. Il est donc devenu courant, voire presque évident, de combattre ces obstacles dans le sens à chaque fois de nos propres idées et intérêts en exerçant une influence arbitraire sur la langue. Cela a pour conséquence que les débats, qui ont lieu en général dans la sphère privée, se transforment en un véritable pugilat en se déroulant en fait au niveau individuel et intellectuel déplacé de plus en plus « vers le bas », dans la langue, jusqu'à en devenir de purs combats de mots. C'est là que les contenus « pensés » à l'origine, sont remplacés par des attaques de dynamiques collectives et anonymes que personne ne peut plus contrôler. Les mots éveillent soudain — on ne sait d'où, car cela vient de nulle-part — une impression d'absolu. Il n'importe plus désormais qu'ils soient produits par un être humain ou une machine. Ils n'ont plus besoin d'être « pensés » — il suffit de les « exhiber », de les « brandir ». Ainsi se développe ce « pouvoir magique » dont parlait Steiner, qui prend le dessus sur l'activité du penser.

L'ancienne « inspiration d'en haut » est remplacée par une nouvelle force motrice dans l'évolution du langage, qui tend à nouveau à mettre l'être humain sous tutelle. En raison de son action inconsciente, on pourrait l'appeler « tyrannie d'en bas »¹⁷. Elle agit d'autant plus fortement qu'elle n'est pas remarquée, c'est-à-dire que nous n'imprégnons pas les mots de notre propre conscience et que nous les utilisons simplement pour leur « pouvoir magique ». Si nous recourons « aveuglément » à de telles paroles pour « persuader » littéralement (*über-reden*) autrui avec leur force, il s'agit — même si nous ne le remarquons pas ou n'en avons pas l'intention — d'une attaque contre la liberté d'autrui. S'il répond par les mêmes moyens, alors nous ne nous « comprenons » plus, comme on dit. En réalité, il ne s'agit pas du tout d'une « incompréhension », proprement dite, [puisqu'on a pas « com-pris » ou « rien pris en soi », *ndt*] mais le langage, avec ses effets et ses jugements sous-jacents, nous a empêchés de vouloir nous écouter. Il nous a *séparés* au lieu de nous *réunir*. L'échange de pensées n'a pas eu lieu.

Il semble que nous ne pouvons plus utiliser notre langue avec autant d'insouciance qu'auparavant et que nous devons lui accorder une attention nouvelle. Par analogie avec la nature extérieure, on pourrait se demander comment nous parvenons à une « conscience linguistique environnementale » ? Comment apprenons-nous à nous comporter avec la langue de manière à ne pas exploiter ses énergies sans retenue, mais aussi à envisager les conséquences de cette action pour l'environnement social et les générations futures ? Par « combat avec la langue », Steiner ne voulait pas signifier une lutte d'influence de la langue, mais faire usage de son propre langage en faisant en sorte de ne pas priver autrui de sa liberté.

Die Drei 6/2022.

(Traduction Daniel Kmiecik)

NICOLAI PETERSEN a étudié les langues et littératures allemandes, slaves et finno-ougriennes. Il a enseigné le russe et l'allemand dans des écoles Waldorf en Allemagne, en Finlande, en Russie et en Italie, tout en travaillant à l'université et dans la formation Waldorf. Jusqu'en 2019, il a enseigné le russe à l'école Widar de Bochum. Il a rédigé plusieurs publications sur la linguistique et l'enseignement du russe, de l'anglais et de l'allemand à l'école Waldorf.

16 Conférence du 22 janvier 1917 dans, du même auteur : *Zeitgeschichtlichen Betrachtungen. Das Karma der Inwahrhaftigkeit — zweiter Teil* [Considérations sur l'histoire contemporaine. Le karma de l'inauthenticité - deuxième partie], (GA 174), Dornach 1983, p.228.

17 Conférence du 26 décembre 1919 dans , Rudolf Steiner : *Geisteswissenschaftliche Sprachbetrachtungen* [Considération de science spirituelle sur la linguistique] (GA 299), Dornach 1981, p. 17. Selon Steiner, il s'agit d'une entité spirituelle réelle qui s'intéresse à la domination de la pensée humaine, et ce par le biais du subconscient, en particulier du langage. Steiner appelle cette entité Ahriman. Cf. conférence du 17 janvier 1920 dans : Rudolf Steiner : *Geistige und soziale Wandlungen in der Menschheitsentwicklung* [Transformations spirituelles et sociales dans l'évolution de l'humanité] (GA 196), Dornach 1992.